

L'intelligence du lieu

Nicole Brossard, *La nuit verte du parc labyrinthe*, Laval, Éditions Trois, collection « Topaze », 1992, 64 p.

Anne-Marie Alonzo, *Galia qu'elle nommait amour*, Laval, Éditions Trois, collection « Topaze », 1992, 118 p.

Hugues Corriveau

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1992). Review of [L'intelligence du lieu / Nicole Brossard, *La nuit verte du parc labyrinthe*, Laval, Éditions Trois, collection « Topaze », 1992, 64 p. / Anne-Marie Alonzo, *Galia qu'elle nommait amour*, Laval, Éditions Trois, collection « Topaze », 1992, 118 p.] *Lettres québécoises*, (68), 24–25.

Nicole Brossard, *La nuit verte du parc labyrinthe*, Laval, Éditions Trois, collection «Topaze», 1992, 64 p., 16,95 \$.
Anne-Marie Alonzo, *Galia qu'elle nommait amour*, Laval, Éditions Trois, collection «Topaze», 1992, 118 p., 19,95 \$.

L'intelligence du lieu

Quand deux auteures font un voyage dans la fiction.

Récit
Hugues Corriveau

RIEN À FAIRE, m'envahit toujours cette impression, à chaque fois que je lis Nicole Brossard, de sentir là une intelligence génératrice, le produit d'une pensée qui constamment cherche, explore, fouille le possible de la langue par cette manière de recommencer l'avancée textuelle, poussant invariablement plus loin la dimension écrite de la réflexion. Ici, ces fictions, qu'elle nomme *La nuit verte du parc labyrinthe*, font un collage de certains textes restés épars depuis quelques mois au hasard des publications étrangères comme des traductions. Ici, la forme de la passion passe par le voyage, par le regard, par les lieux concernés sous l'emprise du moi, au-delà de ce qui du monde tombe sous le sens. Ici donc un livre chaud, d'abord proposé par son ouverture espagnole, en une fiction autour d'un labyrinthe barcelonais où, lors d'une rencontre internationale de femmes, elle prétend être entrée (ce qu'une note infirmera pour mieux affirmer le pouvoir de l'imaginaire sur le réel sans cesse envisageable), où elle joue à s'être perdue, où la convoque le désir d'abolir les censures, de perdre l'orientation, de retrouver l'espoir premier du désordre heureux des femmes entre elles. Voici donc un livre qui s'ouvre sur la virtuelle tranquillité que permettrait un monde «pour femmes seulement». Or, rien de revanchard ici, bien au contraire, mais une fiction désirante, toute tendue par une écriture souple, par une force d'expression renouvelante, lyrique aussi, tout près de la confiance, de l'intimité :

le pays qui entre en nous par les sens, la musique et les couleurs est un pays qui se partage comme la mémoire des fruits, des saisons, de la chaleur, de la pluie et des grands vents.

[...]

Y a-t-il donc un seul pays qui ne soit pas affaire de vestiges et de nostalgie? Sometimes, I wonder. Mon amour, parle-moi la langue de l'insoumise. L'heure ronde qui nous laisse sans pays prolonge nos vies lesbiennes. (p. 14)

Le ton du livre est donné. Livre de passions, disais-je, mais réflexions aussi sur la réalisable fiction, mot clé, mot incantatoire, mot des poèmes et des proses qui se chevauchent. Nicole Brossard nous assigne ici devant l'étrangeté du monde telle que vue par une femme, avec elle, regardant. Ainsi, étrangère est la femme du Théâtre du Nouveau-Monde entrevue, admirée, désirée, pays elle-même au cœur de son appel, par l'œil de la prose qui la lie, qui fait lien au texte intitulé «Tendons,

paragraphe et voix lactée». Des poèmes en vers libres du «Tango de Paola Sola» à la prose des «Ultrasons», l'auteure nous amène au cœur de son désir du monde, autour de ce qui ferait d'elle un maillon face à la transcription du réel désiré :

Je ne nierai pas qu'en m'avançant dans l'aventure des yeux, je savais déjà qu'il était une fois une femme dont je voulais parler et qu'elle avancerait indistinctement dans mon regard et dans la vie quotidienne. Ainsi je pourrais explorer son désir comme tant de fois j'avais écouté le mien en marchant dans ma ville natale, m'arrêtant ici et là dans les cafés, sur un paragraphe, dans les parcs et les librairies où chaque fois des livres réveillaient en moi une accablante envie de tout connaître et imaginer simultanément : le mouvement des astres, mon corps et l'état permanent, l'état flou et changeant de la condition humaine. (p. 36)

Livre de fouilles dans le dédale des présences humaines ou l'expérience d'une liberté qui ferait de la femme celle qui connaîtrait le monde à travers tout son pouvoir de suggestions et d'hypothèses, livre qui poursuit, d'une manière dynamique et subtile, le travail assidûment chargé de sens de Nicole Brossard vers ce que la littérature peut révéler de clés pour le monde futur.

Dérives amoureuses

Anne-Marie Alonzo nous offre, quant à elle, un conte amoureux, une sorte de dérive poétique autour d'une figure idéalisée, nommée *Amour* ou *Galia*, renommée constamment dans son absence, sa présence, dans ce qui d'elle s'échappe et se retrouve. Car, si ce conte n'est pas simple, c'est qu'il essaie de faire le tour d'un rêve, d'une marche exploratoire aux confins du songe, sorte de soupir devant ce qui fuit de l'AMOUR, ainsi nommé par ce qu'il a de plus subtil, de plus difficile, de plus absent comme de plus implacable. Alonzo voit tour à tour le désert et les «orchidées», tel le sexe des femmes dans sa forme de fleur, telles, aussi introuvables au cœur des déserts qui attirent Galia, ou l'amoureuse, ou l'absente. Ce texte très beau, qu'on lirait tout haut s'il était indéfiniment concevable de le faire, qu'on aimerait recommencer dès sa fin, n'est qu'hymne incessant, prose louvoyeuse et pleine d'odeurs, de saveurs et d'évocations. Alonzo trouve ici le chemin de la fiction que j'espérais tant voir venir sous sa plume depuis ses derniers



Anne-Marie Alonzo
GALIA
QU'ELLE NOMMAIT AMOUR



Anne-Marie
Alonzo

Nicole Brossard

LA NUIT VERTE
DU PARC LABYRINTHE

livres ; car germaient en tous une histoire à jamais remise, comme si le fait de raconter était constamment repoussé, tenant la parole entre la poésie et la narration, dans cet entre-deux précaire où les genres parfois trouvent à se mêler. Mais ici, l'auteure raconte des marches dans le désert, des fuites, des courses par lesquelles les protagonistes semblent à tout moment vouloir se fuir et constamment se retrouver. Violence de l'indécidable amour, violence de l'absence, mais aussi chant conté d'un monde mobile et transitoire par où passent tous les sentiments de l'urgence, de la promesse amoureuse. Ce livre narre peu de chose, sinon cet échange de lieu et de désir, sinon l'attirance d'une femme pour une autre, d'une femme qui aimerait tant jouir du corps d'un homme, mais du cœur d'une femme. Livre de l'inquiétude devant les sentiments si difficilement avouables, ou fiables, ou permanents. Livre de fée, solitaire et pourtant habité, comme si le cœur avait sa place mobile sous la tension :

Elle se laissait faire, Galia veillait, la berçait de sa voix brûlée, disait : dormi piccolina sono qui dormi dormi la voix restait au départ d'Amour, gardait le corps, l'enduisait d'huiles, le parfumait, le massait sans le toucher, chantait, entraînait en lui pour l'apaiser, chantait en toutes langues exquises et langues d'apparat. (p. 51)
[...]

Nicole
Brossard

Elle avait raconté, à Galia, son amour aux yeux sombres, lui avait dit avoir vécu de tant et tant de bonheur que respirer devenait difficile, puis elle avait dit la mort de cet amour-là, comment il avait choisi de fuir, de s'éteindre, de s'enlever la vie, l'amour. (p. 68)

Livre de l'ambiguïté dans lequel, parfois, l'être aimé paraît un double de la narratrice, une autre elle-même, mobile et souple au milieu de l'espace, mais aussi une autre femme fuyante, tourmentée. C'est aussi le livre de l'amour troublé, imprenable et lointain, livre de l'inquiétude que la passion se perde face au désir inassouvi et impossible. Beau livre, fait d'une prose dense, qui convie la poésie au centre même de la narration.

Chacune à leur manière, Nicole Brossard et Anne-Marie Alonzo nous proposent des livres «modernes» en ce qu'ils tentent de refaire autrement la prose poétique, en ce qu'ils cherchent à dire, par la richesse, leur tournoiement, les possibilités narratives de leurs sujets.

Jeunesse-Pop – L'imagination en tête



LE DESTIN DE QADER

Philippe Gauthier
160 pages * 7,95\$

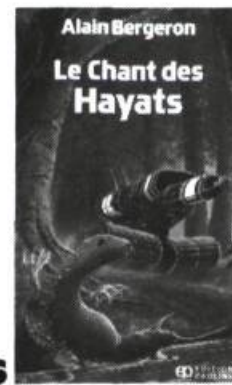
Jusque dans la mystérieuse forêt d'Avalon, Télem et Alys cherchent la vérité sur le légendaire Qader, grand maître de tous les magiciens.



LA SAISON DE L'EXIL

Francine Pelletier
160 pages * 7,95\$

Sur Titan, une lune de Saturne, Arialde se trouve encore mêlée à une enquête, cette fois sur la mort suspecte d'une jeune vedette de hockey.



LE CHANT DES HAYATS

Alain Bergeron
160 pages * 7,95\$

Sur Anubis-7, planète de jungles et de marécages, un jeune télépathe tente de communiquer avec les Hayats, une espèce menacée de disparition.

En vente chez votre libraire